

CHLOÉ ANDRIEU



Chloé Andrieu

Là où le vent me ramène

© Chloé Andrieu, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1522-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Soso, à William,

Aux âmes qui se croisent mais ne se rencontrent pas.

Chi va piano, va sano, e va lontano.

1

Le décompte de minuit n'était pas encore lancé, et déjà la table du salon peinait à accueillir tous les cadavres de bière et les ramequins vidés de leurs victuailles. Sur fond de musique festive, Elisa annonçait la couleur de l'année à venir.

— Si je ne peux plus manger d'huîtres, dit-elle en claquant brusquement la porte des toilettes, qu'est-ce qu'il me reste ?

Dans le minuscule appartement de son collègue Rémi, à Nanterre, la porte des toilettes donnait directement sur le salon. L'occasion pour les amis d'Elisa d'assister au concert lyrique de ses vomissements, qui avait commencé juste après la dégustation des crustacés.

— Il te reste tes formidables collègues de travail, plaisanta Pauline, et un peu de vin blanc.

Ses amis, Elisa Barsamian les avait rencontrés dans une clinique privée de Nanterre. Elle avait vite sympathisé avec Rémi et Inès, aides-soignants, et Pauline, sage-femme, lors d'un apéritif d'entreprise où ils s'étaient retrouvés à rire ensemble du discours pompeux de leur directeur de l'époque. Ce dernier se vantait d'avoir alloué de gros budgets au confort de ses équipes. Elisa, qui était assistante-comptable, avait évidemment accès aux finances et était obligée de constater à quel point il mentait.

— Les huîtres, expliqua Elisa, c'était bien la seule chose qui me donnait encore l'impression de vivre dangereusement.

Rémi éclata d'un rire sonore depuis la cuisine. Ses amis le savaient bien : Elisa était une trouillarde née. Qu'elle se risque une fois par an à ingurgiter des animaux marins vivants et gluants relevait du dépassement de soi. Cerise sur le gâteau, Elisa avait la phobie de vomir. Une peur parmi toutes celles qu'elle transportait avec elle depuis l'enfance, cette époque où elle se cachait derrière le canapé quand Mufasa tombait dans le ravin.

— Vois le bon côté des choses, lui dit Pauline, tu ne mangeras plus d'huîtres

cette année, mais tu vas aussi commencer l'année célibataire. Enfin débarrassée de ton boulet !

— Amen, ajouta Inès en levant son verre de Spritz.

S'il était bien un sujet qu'Elisa ne souhaitait pas aborder ce soir-là, c'était Maxime, au risque de lui donner davantage encore la nausée.

— Et pour ce qui est de vivre dangereusement, poursuivit Pauline, je crois que tu n'as pas attendu la nouvelle année pour le faire. Tes derniers rencards ont été plutôt concluants, non ?

Elisa feignit d'ignorer la question de son amie et tourna la tête vers le poste de télévision.

— Le décompte est lancé ! lança-t-elle à la tablée.

— Sauvée par le gong ! s'exclama Rémi en souriant.

— 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1...

2

À deux heures du matin, quelques âmes arpentaient déjà les rues de la ville pour rentrer chez elles, se mettre à l'abri de la pluie et de leurs nouvelles résolutions. Elisa n'avait pas veillé tard. Elle préférait mettre au plus vite son corps, et surtout son estomac, au repos. Son Uber devait arriver d'une minute à l'autre, et hors de question pour elle de prendre le RER. À cela aussi, la nouvelle année ne changerait rien.

Elisa ne montait jamais dans un moyen de transport dont elle ne pouvait pas sortir à tout moment. Au métro, au train et à l'avion, elle préférait donc le bus et la voiture. Elle s'interdisait aussi l'autoroute, qu'elle percevait comme un couloir infini vers une mort certaine, cernée par les autres véhicules, sans échappatoire possible. Ne roulant pas sur l'or pour multiplier les Uber, elle avait choisi un appartement à proximité de la clinique. Une petite chambre de bonne au dernier étage d'un immeuble dont l'ascenseur capricieux semblait chaque semaine vouloir la mettre à l'épreuve, surtout les jours de courses.

Elisa gémit de soulagement lorsqu'elle entra chez elle et ôta doucement ses bottines. Son studio n'était pas très spacieux, mais elle avait fait en sorte de le transformer en un véritable nid douillet. Elle avait privilégié les meubles en formica et les tons pastel, qui lui donnaient l'impression de vivre à une autre époque. Les murs étaient recouverts d'affiches de films et de pièces de théâtre qu'elle avait préférés depuis son arrivée à Paris. Au-dessus de son lit, Ryan Gosling embrassait à pleine bouche une Emma Stone flamboyante dans sa robe jaune, éclairée par la lumière d'un lampadaire.

Le théâtre, c'était ce qui l'apaisait, et aussi ce qui l'avait fait quitter sa région natale pour rejoindre Paris, plusieurs années auparavant. Cette possibilité de sortir dès qu'elle en ressentait le besoin, pour voir une pièce au Théâtre des Amandiers ou simplement se lover dans les fauteuils rouges d'une salle de cinéma.

Cette passion lui venait de son père et avait été le ciment de leur relation. Ils n'étaient pas toujours proches, et le théâtre avait longtemps tenu lieu de langage entre eux. La mère d'Elisa, Marie, était décédée le jour de sa naissance. Alain

avait été un père gentil, mais souvent distant. Les souvenirs les plus vifs qu'Elisa gardait de son enfance étaient les pièces de théâtre qu'il l'emmenait voir, lorsqu'il rentrait de plusieurs jours de tournage dans un coin quelconque du pays.

Emmitouflée dans ses draps en flanelle, elle s'endormit avec une pensée pour lui, se promettant de ne pas oublier de lui écrire le lendemain pour lui souhaiter la bonne année. Cette année encore, ils n'avaient pas dîné ensemble pour Noël. Alain n'avait pas trouvé de créneau dans son planning pour monter la voir, et elle n'avait pas eu le temps d'entreprendre un périple en bus jusqu'à Mandelieu-la-Napoule, dans le sud du pays.

3

À son réveil, Elisa se sentait toujours barbouillée. Ce n'était pas la première fois qu'elle passait un premier janvier ainsi, mais d'ordinaire, c'était son foie qui lui rappelait les excès de la veille. Aujourd'hui, elle avait plutôt l'estomac en coton. Elle essaya d'avaler quelques biscuits aux figues, mais rien n'y fit. Ni le café ni le gluten ne semblaient être acceptés par son corps.

En déverrouillant son téléphone, elle découvrit que la conversation commune qu'elle partageait avec ses amis lui avait transmis quelques notifications.

— Tu vas mieux, Elisa ? demandait Pauline.

— L'huître est ressortie ou elle a pondu ses œufs dans ton ventre comme dans Alien ? plaisantait Rémi.

— Elle est peut-être en train de fabriquer des perles de Tahiti, renchérissait Inès.

Elisa soupira en souriant et se demanda si ses amis n'étaient pas encore un peu sous l'effet du vin blanc.

— J'ai mangé trois miettes qui m'ont donné la nausée, leur répondit-elle. Trop peur de devoir retourner aux toilettes. Je vais faire le jeûne.

Elle passa ainsi la première journée de l'année – et la dernière de ses vacances – à faire des va-et-vient entre son canapé et sa salle de bain, et à tenter de trouver une série télé qui la ferait voyager hors de son corps.

Le lendemain matin, rien n'avait vraiment changé, Le 2 janvier s'imposa à elle, la rentrée avec, et cette sensation persistante que quelque chose n'allait toujours pas. Son corps ne semblait pas prêt à tourner la page des fêtes, ni même à ouvrir le chapitre suivant.

L'avantage de travailler dans une clinique médicale, c'est qu'on ne risquait pas de trouver les bureaux et les couloirs déserts en reprenant un 2 janvier. Et si la présence des équipes était assurée, celle des patients aussi : consultations de retour de vacances, ligaments croisés malmenés sur les pistes ou crises de foie